

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (s) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

II

—Je n'accepte pas vos remerciements, monsieur, répliqua-t-il avec hauteur.

Et il se dit à part lui :

—Assez pour aujourd'hui ! Ce n'est que partie remise !

—Vous me fusillerez quand vous voudrez, je suis prêt. Mais sauvez cette jeune fille !

—Je n'ai ni ordres ni conseils à recevoir de vous !

Quelques instants plus tard et après avoir mis son prisonnier en lieu de sûreté, l'officier faisait reprendre connaissance à Mlle Monblant et la transportait lui-même, à moitié morte, auprès de M. de la Clémaderie.

Celui-ci fronça les sourcils en apercevant sa nièce.

—Et le père ? dit-il avec anxiété.

—Pardonnez-moi, mon commandant ! répondit le lieutenant avec embarras... Ce n'est pas de ma faute. J'ignorais...

—Vous ignoriez quoi ? fit-il avec colère.

—Hélas ! l'ordre est arrivé trop tard...

—Trop tard ? répéta-t-il d'un ton brusque, avec un désappointement visible... Ainsi le colonel Monblant...

—Il était déjà mort quand l'ordre de mise en liberté est arrivé !... Pardonnez-moi... Je ne pouvais savoir...

Le chef de bataillon poussa un soupir de soulagement.

—Ah ! très bien !... Je ne vous avais pas compris d'abord.

Et il grommela entre ses dents :

—Tout est pour le mieux !... Aussi, cela m'étonnait d'avoir mal calculé mes distances... le contre-ordre ne pouvait arriver qu'après l'exécution...

M. de la Clémaderie savait bien ce qu'il faisait en accordant à Mathilde la grâce de son père !

Avant de recevoir la visite de sa nièce, dont il devinait trop bien l'objet, il avait expédié par un exprès au Châtelet l'ordre de transférer sur-le-champ un certain nombre de prisonnier, et entre autres, et avant tous les autres, le nommé Monblant, ex colonel fédéré.

Ce transfert équivalait à un arrêt de mort.

Quand le chef de bataillon s'était laissé fléchir par les sanglots de la jeune fille, il n'ignorait pas que la grâce arriverait au moins un quart d'heure trop tard !

Le théâtre du Châtelet était le vestibule de la boucherie !

III

Cependant la maison No 5 de la rue du Poncau était en émoi.

Il y avait chez la portière un grand concubule de locataires et de voisins.

Les exclamations s'en-

trecroisaient, les soupirs se confondaient. Les réflexions saugrenues s'entremêlaient. C'était à qui donnerait la note la plus lamentable et lèverait les mains et les yeux au ciel avec le plus de componction.

—Ah ! mon Dieu rge ! Mon Dieu-rge ! s'écriait la nouvelle préposée au cordon, qui était installée depuis le matin seulement.



... Il est arrêté ! On va le fusiller ! On l'a fusillé peut-être !...

Qu'est-ce que vous m'apprenez-là, mes bonnes dames ?... En quel temps vivons-nous ?... Si ça continue, on se mangera les uns les autres !... Foi de veuve Patouillard, si j'aurais su ces horreurs, c'est moi qui aurais pas accepté la loge !... Remplacer une fusillée !... Oh ! J'en ai la chair de poule !...

—Quoi ! la propilliétaire ne vous l'avait pas dit ? s'écria la fruitière d'à côté.

—Si elle me l'aurait dit d'avance, j'aurais pas ici. J'crois qu'elle était morte de sa belle mort, la pauvre femme !

—Soyez tranquille ! interrompit une autre commère pour la rassurer. Y a pas de danger qu'on vous fasse de mal.

—C'est égal, reprit la concierge... J'eroirai toujours voir, braqué sur ma poitrine, le canon d'un fusil ou d'un reverber !... **Pas** vrai, Agathe ?

—Oh ! oui, m'man ! répondit une enfant de quatorze ou quinze ans... J'aurais peur ici, moi !...

—Bah ! fit la bonne du premier, les soldats ne reviendront plus, maintenant que le colonel Monblant est arrêté... J'ai vu ça dans le " Petit Journal. "

—Et que sa femme est folle ! ajouta l'épicier du coin.

—Et la demoiselle, qu'est-elle donc devenue ? demanda la marchande de vin occupant une des boutiques du rez-de-chaussée.

—Chère petite, on ne sait pas ! répondit la blanchisseuse, locataire de la seconde boutique...

—Est-ce qu'on l'a fusillée ? murmura avec effroi la nouvelle concierge...

—Non ! mais s'en est pas fallu de beaucoup, allez ! Ils l'avaient emmenée hier, parce que Mme Monblant voulait pas dire où était son mari...

—Pauvre man'zelle Mathilde ! continua une voisine... Elle doit courir depuis ce matin pour empêcher que son papa soit collé au mur...

Et elle ajouta tout bas :

—Avec son amoureux, M. Mercier !... Mais je vous dis ça sous le sceau du secret... Le brave garçon, il se cache, lui aussi ! Il a cru que je ne le reconnaissais pas, parce qu'il s'était déguisé, et qu'il avait coupé sa moustache... C'est pas vous qui le dénonceriez, n'est-ce pas, madame Patouillard ?

Celle-ci fit un geste de protestation indignée...

—Pour qui me prenez-vous ? Moi, faire arriver de la peine à n'importe qui ! J'suis pour la paix, moi ! Je n'veux de mal à personne... Quand on s'est battu dans mon ancien quartier, je soignais les fédérés comme mes enfants ; j'leur portais du bouillon à la barricade... Pas vrai, Agathe ?

—Oui, m'man.

—Et quand les Versaillais ont pris d'assaut la barricade, je leur-z-y ai porté du bouillon, à leur tour. " Tenez ! mes pauv' chéris ! que je leur disais, v'là qui vous réchauffera et vous donnera des forces ! " Dame ! moi j'suis pour la concorde, moi !

—Le fait est, interrompit la marchande de vin, avec un coup-d'œil de travers, que si notre ancienne concierge avait fait comme vous, on ne l'aurait pas...

—Massacrée ?... Ça, c'est p't-être vrai ?

—Et vous ne seriez pas dans sa loge...

—Avec ça que j'y tiens !... Vous me croirez si vous voulez. Les hommes n'étaient pas si canailles autrefois. Dans mon jeune temps, on ne s'entretuait pas comme ça !... Si ça ne fait pas frémir !

Et la concierge se mit à frissonner, comme si elle s'était trouvée en face du peloton d'exécution.

—Jamais on a vu de choses pareilles ! reprit la blanchisseuse. Fas même dans les drames de l'Aubijou ou dans les romans de M. Poignon du Terrail...

—Je ne connais pas ça ! répondit Mme Patouillard, j'ai jamais lu que les romans de M. Poil de Kock.

Au même instant, un équipage de maître s'arrêtait à la porte...

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la concierge.

Toutes les femmes qui remplissaient la loge s'approchèrent de la fenêtre.

—Oh ! J'ai eu une fière venette ! dit une des interlocutrices, je croyais que c'était...

—Une voiture cellulaire ? dit une autre. Tiens ! voilà une vieille dame qui descend. Qui ça peut-il être ? Elle s'appuie sur le bras d'un larbin.

—Parbleu ! dit la femme du mastroquet, c'est probablement la comtesse.

—Quelle comtesse ? riposta la portière. Y a donc des comtesses dans la maison ?

—Mais non ! C'est la mère de Mme Monblant...

—Quelle Mme Monblant ?

—La malheureuse dame qui est folle. Vous savez bien ?

—Ce sont donc des gens chics, ces locataires-là ?

—M. Monblant n'est pas riche ; mais il paraît que sa femme appartient à une grande famille ; qu'elle s'est mariée malgré ses parents qui n'ont jamais voulu lui pardonner.

—Mais c'est un roman, ça ? C'est des histoires d'amour. Pauv' gens ! comme je les plains !...

La blanchisseuse intervint dans la conversation.

—Vous ne dites pas tout, madame Péquet ! dit-elle à la marchande de vin. La folle, dans son délire, s'accuse d'avoir livré son mari aux soldats.

—C'est épouvantable.

—Et puis, il y a bien d'autres complications. Figurez-vous, mesdames...

Au même instant le laquais en livrée noire qui accompagnait la vieille dame ouvrit la porte de la loge :

—Mme Monblant ? demanda-t-il.

—Au troisième, porte à gauche...

Et la comtesse de la Clémaderie, soutenue par son domestique, monta péniblement l'escalier...

—Elle s'est donc radoucie, tont de même, puisqu'elle vient voir sa fille, fit observer l'une des voisines. Elle a appris l'arrestation de son gendre, elle accourt ; elle n'est pas si mauvaise qu'elle en a l'air.

—Sa figure ne me revient pas, à moi ! dit la marchande de vin. Il fallait bien qu'elle vienne, puisque la voisine de palier de Mme Monblant l'a envoyée chercher... elle aurait été la dernière des dernières si elle n'était pas venue.

—Si elle déteste son gendre, elle a peut-être assez de cœur encore pour ne pas abandonner sa propre fille et sa petite fille dans leur affreuse situation.

—Oh ! les riches n'ont pas beaucoup de sentiment ! C'est pas ça qui les étouffe...

—Doit y avoir là-dessous des questions d'intérêt. Chez les pauvres gens on s'aime bien plus, justement parce qu'on a moins d'argent...

—Ah ! ma foi ! on m'aurait dit que la locataire du troi-

sième était la fille d'une comtesse, j'aurais jamais voulu le croire, dit la cuisinière du premier étage.

Tandis que se continuent dans la loge les potins et les racontars les plus fantaisistes, montons à la suite de la comtesse jusqu'au troisième étage et pénétrons avec elle dans le modeste appartement dont la vue inspire au laquais une grimace d'aristocratique dédain.

Cet intérieur, des plus bourgeois, des plus médiocres, ne ressemblait guère, en effet, à l'hôtel qu'occupait au No. 7 de la rue Barbet-de-Jouy la belle-mère du colonel fédéré. Bien que le larchin n'eût fait qu'entrevoir, de la petite et sombre anti-chambre, à travers la porte entrebâillée du salon, un meuble en acajou recouvert en tapisserie tréordinaire, on était cependant l'édifier sur la situation de fortune des gens que sa maîtresse daignait honorer de sa visite...

—Qu'est ce que madame la comtesse peut bien venir faire toi ? se demandait-il en redescendant l'escalier. Elle qui ne sort jamais, c'est bizarre. Il faut un bien grave motif pour qu'elle ait fait violence à ses rhumatismes.

Mme de la Clémanderie était une septuagénaire, grande, maigre, sèche, à la figure en lame de couteau, aux traits durs, à l'œil vif et perçant, au nez pointu, aux lèvres pincées. Un ensemble de physionomie profondément antipathique. Tout en elle dénotait un caractère froid, un tempérament implacable.

La tête penchée en avant, le dos légèrement voûté, le regard fixé à terre, les mains crochues trahissaient l'avarice. Elle avait toujours l'air de compter un trésor et d'en chercher un autre. Quoique fort riche, et même en cet effroyable moment et dans les circonstances tragiques qui l'amenaient rue du Ponceau, elle eût aperçu une épingle égarée sur les marches de l'escalier, qu'elle se fût instinctivement baissée pour la ramasser.

Je ne suis pas bien sûr que, trouvant dans la rue un portefeuille bourré de billets de banque, elle ne se fût pas précipitée dessus et ne l'eût pas furtivement fourré dans sa poche, en murmurant comme un personnage infiniment moins blasonné que la noble dame de la rue Barbet-de-Jouy : " A qui ce portefeuille ? Il doit être à moi ! "

Tenant son rang d'ailleurs ; orgueilleuse et fière, mais dans les conditions les plus économiques possibles, prenant la peine d'aller chaque jour à l'office tâter le pain de ses gens et s'assurer qu'il était suffisamment rassis ; surveillant avec soin la quantité d'avoine que le piqueur donnait à ses chevaux, frongant les sourcils s'il se glissait par hasard une erreur de cinq centimes dans les comptes de son maître d'hôtel. Dame de charité de la paroisse Sainte-Clotilde, elle eût été plutôt capable de prélever sur la bourse des pauvres une dîme secrète que d'y ajouter sa propre offrande.

En dépit du racornissement invétéré de son cœur, elle ne put se défendre d'une involontaire émotion en se trouvant, pour la première fois depuis de longues années, en face de sa fille, de sa fille pâle, amaigrie, dont les yeux hagards attestaient trop éloquemment la cruelle situation.

—Ma pauvre Cyprienne ! murmura-t-elle... Malheureuse enfant ! En quel état je te retrouve !

Elle s'avança vers elle pour l'embrasser. La glace de son âme se fondait quelque peu devant une telle infortune. Une ombre de sentiment maternel reparaisait en elle. Elle lui avait jadis, dans une heure de détresse, après la naissance de Mathilde, refusé un secours de 100 fr. Cette fois elle lui offrit spontanément une larme.

—Cyprienne !... Ma fille !...

Mme Monblant recula de trois pas, comme si elle avait peur.

—Oh ! mon Dieu ! Elle ne me reconnaît pas ! s'écria la vieille douairière en pleurant.

—Elle ne reconnaît personne, Mme la comtesse ! répondit, en hochant la tête, la voisine qui veillait sur la folle. Elle n'a même pas reconnu mademoiselle...

L'insensée contemplant la visiteuse. Peu à peu la crainte s'évanouissait et faisait place à une sorte de curiosité enfantine.

On eût dit un bébé effarouché par la vue d'une personne inconnue et qui finit insensiblement par s'approprier.

Puis il se produisit en elle je ne sais quelle réaction étrange.

Elle portait les mains à son front, comme pour s'efforcer de combler les lacunes de sa mémoire.

Sa vie passée, sa vie de jeune fille, invoquée soudain dans son cerveau troublé, surgissait seule au milieu de souvenirs confus ; son esprit franchissait d'un bond vingt années et se dégageait insensiblement des brumes épaisses du présent.

Son regard devenait moins fixe et moins vague. Tout à coup elle poussa un cri :

—Ma mère !

—La raison lui revient ! dit avec joie la voisine qui la soignait. Elle est sauvée.

—Dans mes bras, Cyprienne ! s'écria Mme de la Clémanderie avec un attendrissement sincère et en plourant à chaudes larmes.

Ce cœur pétrifié par l'égoïsme s'animait enfin ! Ces entrailles desséchées se sentaient remuer. Tant il est vrai que le sentiment maternel n'est jamais complètement éteint, même dans les natures les plus endurcies et les moins accessibles aux entraînements de la tendresse !

Les deux femmes restèrent quelques instants entrelacées, et confondant leurs sanglots.

Puis Mme Monblant, s'arrachant aux souvenirs de l'enfance et de la jeunesse, se rappela aussitôt les horribles réalités de l'heure actuelle.

Elle se rejeta en arrière... La mémoire lui revenait tout à fait. Ses traits se contractèrent... ses lèvres furent agitées d'un frémissement convulsif...

—Et lui ? Et lui ? s'écria-t-elle en se tordant les mains. Où est-il ? Où est Mathilde ? Ah ! mon Dieu. Je me souviens ! Il est arrêté ! On va le fusiller ! On l'a fusillé peut-être !...

—Ce n'est pas là un grand malheur, murmura la douairière. Il n'aura que ce qu'il mérite, le gredin !

Cyprienne n'entendit pas cette réflexion cruelle.

—On l'a fusillé ! et c'est moi qui l'ai livré ! C'est moi qui l'ai assassiné !

Elle se roulait par terre, en répétant

—Misérable que je suis, j'ai assassiné mon mari, mon bien-aimé. Je veux mourir ! je veux mourir !

—Allons, la folie revient ! fit la comtesse, qui ignorait les circonstances de l'arrestation de son gendre.

—Non ! madame la comtesse ! répondit tristement la voisine qui était en tiers dans cette entrevue déchirante. Non ! ce qu'elle dit est la vérité.

Et elle raconta en quelques mots la scène de la veille, et l'alternative monstrueuse dans laquelle les bourreaux avaient enfermé l'épouse du colonel Monblant.

—C'est infâme ! s'écria Mme de la Clémaderie révoltée. Ils n'ont pas fait cela ; ce n'est pas possible !

—Hélas ! ce n'est que trop vrai, ils ont eu cette affreuse lâcheté.

Elle s'efforça de rassurer la malheureuse femme.

—Soyez sans crainte, Mme Monblant ; Mlle Mathilde est allée demander la grâce de son père. Elle va revenir. Le crime ne s'accomplira pas.

Malgré sa haine contre son gendre, la comtesse s'écria avec énergie :

—Oyprienno, mon enfant, je le sauverai, moi, je te le jure ! Ton frère n'est-il pas là ? Mon fils ne permettra jamais que...

Elle fut interrompue par le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la maison.

—Tiens ! ce doit être mademoiselle ! dit vivement la locataire de l'appartement voisin.

Elle s'approcha de la fenêtre,

—Justement ! c'est Mlle Monblant.

Mais le premier mouvement de joie fit place à un frisson qu'elle essaya de dissimuler.

Mathilde, à demi-morte et soutenue par un jeune officier, descendait péniblement du fiacre qui l'avait amenée et se traînait à la porte d'entrée.

—Oh ! murmura sourdement la brave femme... Il y a un malheur...

Déjà Mme Monblant s'était précipitée vers la fenêtre et l'avait violemment ouverte.

Elle n'aperçut que la calèche de sa mère et le fiacre de l'officier, stationnant à la porte. Mlle Monblant et son conducteur venaient de pénétrer dans le vestibule.

Toutes les personnes qui remplissaient la loge de la concierge étaient sorties précipitamment, pour avoir des nouvelles. La marchande de vin, plus hardie que les autres, s'approcha de la jeune fille.

—Eh bien, mademoiselle ? murmura-t-elle... Et monsieur votre père ?

Un geste, hélas ! trop significatif du lieutenant, et le sombre désespoir empreint sur la physionomie de Mathilde, furent la seule réponse...

Tout le monde comprit... Ce fut un frémissement général.

—Pauvre petite ! s'écria, en joignant les mains, la femme du mastroquet.

—Si ça ne fend pas le cœur ! dit la blanchisseuse en tirant son mouchoir pour essuyer ses yeux humides.

—Quel malheur ! ajouta la portière... Le père fusillé, la mère folle. Ça me rappelle le jour où j'ai perdu ton père, Agathe !... Et mon pauvre Patouillard n'était pas supplicié, lui ! C' que c'est pourtant que la vie de ce monde !...

—Comme elle est pâle, la fillette ! dit à son tour la truitière. Il n'y avait pas besoin de la voir deux fois pour deviner la vérité.

Le valet de pied, qui fumait son cigare en faisant les cent pas devant la maison, s'était approché avec intérêt. La vue de l'enfant, à demi-morte, qui venait de descendre de voiture, l'avait fort intrigué. Les exclamations de pitié et les gémissements des commères excitèrent encore davantage sa curiosité.

—Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il. Quelle est cette jeune demoiselle ?

—Comment ! Vous ne la connaissez pas ?...

Mis aussitôt au courant de la situation, et en apprenant

qu'on venait de fusiller probablement le colonel Monblant, le propre gendre de sa maîtresse, le domestique fit une grimace dédaigneuse :

—Des communards ! Mme la comtesse a des liens de parenté avec ces gens-là... Ah ! C'est moi, par exemple, qui vais lui donner ma démission !... Je suis avec les hommes d'ordre, moi !... Alors, cette demoiselle qui vient de passer et qui avait l'air si désolé...

—C'est la petite-fille de votre patronne !

—Et le jeune homme qui l'accompagne ? C'est le petit-fils de Mme la comtesse, sans doute ?

—Ah !... Ni moi non plus !... Vous m'en demandez trop ! répondit Mme Patouillard avec un geste attestant sa complète ignorance.

—Voyez-vous, Monsieur, j'ai pris la loge que ce matin. Je connais même pas mes locataires... Figurez-vous, monsieur, que l'ancienne concierge...

L'épicier interrompit la bonne femme, coupa court à sa loquacité en répondant à la question du domestique :

—Non, ce lieutenant n'est pas de la famille. Mlle Monblant n'a pas de frère.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

#### AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15<sup>e</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Valan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Venuee de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1881.

CINQUIEME ANNÉE (1884)—jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet—*Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS.

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)

## LES DRAMES INCONNUS

## PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

## IX.

—A mon entrée, Mme de Jozères se leva convulsive et blême. Elle vint à moi et, me posant la main sur la bouche ou même temps que sa tête se tournait effrayée vers la porte par laquelle j'étais entré, elle me souffla avec un accent brisé par la terreur qui lui faisait aussi claquer les dents :

—Ne me trahissez pas, je vous en supplie, ne me trahissez pas !

Ses yeux, agrandis par la peur, qui restaient fixés sur la porte, me firent comprendre quelle craignait que je ne fusse pas venu seul et que, derrière moi, se trouvât quelqu'un... son mari sans doute... qui pût entendre mes paroles.

J'écartai sa main moite qui tremblait sur mes lèvres.

Elle vit que j'allais parler.

—Pas un mot ! de grâce, pas un mot ! balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

Cette femme, à laquelle je ne crois pas avoir jamais fait aucun mal, avait voulu me faire lâchement assassiner. Son effroi à ma vue venait de la trahir. Je ne pouvais donc avoir aucune pitié pour une telle misérable. Ma vengeance, après tout, était bien innocente, puisqu'elle consistait à lui prouver qu'elle ne m'était plus inconnue. Aussi, malgré ses supplications, j'élevai le ton pour crier en riant :

—Quand, au sortir d'un bal de l'Opéra, un homme a été sur le point d'être assassiné, je trouve assez naturel qu'il choisisse ce sujet de conversation avec celle qui lui avait préparé cette agréable surprise.

Voilà seulement tout ce qu'il me fut possible de lui dire.

—Pourquoi ? demanda vivement Bourguignon.

—Mais parce que notre entretien se borna à cette unique phrase dont Mme de Jozères n'entendit pas même les trois premiers mots. Au seul son de ma voix, elle s'affaissa évanouie à mes pieds en murmurant ce mot :

—Lâche !!!

Je partis en prévenant la camériste que sa maîtresse avait besoin de ses soins. Deux heures après, ramené par de Jozères, je revins prendre le thé avec Perrier et Mme d'Armangis.

En prononçant ces mots, Avril, sa toilette terminée, met-  
tait son chapeau sur sa tête.

Le nez en l'air, à la poursuite de sa rime, Caduchet le vit se coiffer.

—Ah ! vous avez fini ? fit-il. Ce n'est pas comme moi... je ne puis arriver à bout de mon second couplet. Pourvu qu'il y ait des truffes à ce dîner de Mme d'Armangis ! Je n'ai pas plutôt une douzaine de truffes dans l'estomac que les rimes m'inondent le cerveau.

Tout en parlant, le sourd fermait son calepin couvert de ratures et se préparait au départ.

—A ce soir, je te conterai tout, souffla Paul en prenant congé du vicillard.

—Serez-vous plus sage cette fois ? dit le bonhomme en branlant la tête d'un air de doute. Encore aujourd'hui je vous laisse libre, demain il faudra faire ma volonté.

La leçon était trop récente pour que le jeune homme voulût protester. Il se contenta de répondre :

—Attends-moi de bonne heure.

Et il suivit Caduchet pendant que le domestique murmu-  
rait tristement :

—Après une pareille scène chez Mme de Jozères, je ne m'étonne plus que la Cardozo soit venue rôder par ici ce matin.

Malgré sa promesse de rentrer de bonne heure, Avril n'avait pas encore reparu le lendemain. Bourguignon l'attendit deux jours sans le voir revenir, sans recevoir un mot qui lui expliquât cette absence.

—Me l'ont-ils tué ? se dit-il.

Il alla tout droit chez Caduchet. En homme de précaution, il s'était muni d'une ardoise sur laquelle il écrivit

—Qu'est devenu mon maître ?

C'était un moyen trouvé pour ne pas s'époumoner avec le sourd. Caduchet lui donna une autre signification.

—Tiens, fit-il, vous êtes donc devenu muet, mon pauvre homme ! Muet ou sourd, je ne vois pas de plus terribles infirmités. L'une d'elles viendrait à m'atteindre que je me ferais aussitôt sauter la cervelle

Puis, après avoir lu la question écrite, il répondit :

—Mais il a dû rentrer au bercail, votre maître. L'autre soir, nous sommes sortis ensemble de chez Mme d'Armangis et nous avons été flâner un peu sur les boulevards pour digérer, lui fumant un cigare, moi interrogeant Apollon. A l'entrée du faubourg Montmartre, il m'a quitté pour gagner la rue de la Victoire.

—Quelle heure était-il ? écrivis encore Bourguignon.

—Ouze heures environ.

—Était-il un peu lancé ? traga le vicillard.

—Froid comme un marbre, il n'avait pour ainsi dire bu que de l'eau rouge.

Il n'y avait pas à se tromper sur le ton de sincérité de Caduchet. Le domestique borna donc là son enquête et s'en alla, reconduit jusqu'à la porte par le sourd qui lui cria d'une voix pleine de compassion :

—Adieu, pauvre muet !

Arrivé dans la rue, Bourguignon regagna lentement son domicile en se répétant :

—S'ils ne l'ont pas tué, que peuvent-ils avoir fait de ce jeune homme ?

Enfin il parut prendre un parti.

—Décidément, il faut que je mette la main à la pâte, se dit-il.

## X.

Pour l'intelligence des faits qui précèdent et de ceux qui suivront, nous prions le lecteur de remonter avec nous de plus de vingt six années en arrière, c'est-à-dire en l'année 1818. Nous allons ouvrir pour lui un chapitre de ce calepin rouge de M. de Saint-Dutasse que n'avait pu déchiffrer Paul Avril.

A ce point où la grande route de Mézières à Sedan passe entre les villages de Vrigne et Bosséval, elle est coupée par celle qui joint Donchery aux bois de la Falizette, de Condé et autres forêts qui bordent la frontière du département des Ardennes.

C'est au carrefour formé par la rencontre de ces deux routes que, par une chaude après-midi du mois de juin de l'année 1818, se pressait une foule compacte de curieux, accourus des villages environnants.

Tous ces paysans, le regard tourné vers la partie de la route qui arrivait de Sedan, interrogeaient anxieusement le

lointain comme si, à ce point de l'horizon, devait se produire un spectacle attendu.

Malgré l'irritation de l'impatience qui aurait pu la rendre bruyante, cette foule était silencieuse et émue. Ce qui la faisait ainsi grave était la vue du sinistre instrument qui se dressait au milieu du carrefour. Une guillotine !

Vingt gendarmes, refoulant les curieux du poitrail de leurs chevaux, maintenaient l'espace libre autour de l'échafaud qui attendait le patient. Un homme allait y monter pour subir l'arrêt qui le condamnait à mort : arrêt qui, en même temps, avait décidé que la terrible expiation aurait lieu sur la scène même du crime.

Si ce rond-point n'était pas précisément l'endroit du meurtre, il s'en fallait tout au plus d'une centaine de pas.

Clos d'un mur sur l'une et l'autre route, un immense parc venait finir en angle au carrefour sur lequel il avait sortie par une grille. A travers les barreaux, on pouvait apercevoir, à courte distance dans le parc, une maisonnette de garde.

C'était là qu'un meurtre s'était passé.

Sous les fenêtres de cette habitation, on avait ramassé un matin le cadavre du comte de Gabrinoïff, le maître du superbe domaine, assassiné par son garde-chasse, le nommé Jacques Cardoze.

Mais avant d'aller plus loin, il nous faut conter les faits qui avaient amené la sanglante expiation.

Russe de naissance, M. de Gabrinoïff avait réalisé l'immense fortune qu'il possédait en son pays pour venir se fixer en France. Au bel hôtel qu'il s'était d'abord acheté à Paris, il avait ensuite voulu ajouter un vaste domaine, dans un pays bien giboyeux, qui lui permit de contenter ses goûts de chasse. Il chargea donc son notaire de lui trouver cette acquisition.

Le notaire fit coup double, car il lui découvrit à la fois une magnifique propriété et une fille à épouser.

Dans les Ardennes, pays de chasse par excellence, un domaine était mis en vente par suite du décès de son propriétaire, M. de Valnac, qui venait de mourir des suites d'un refroidissement gâché à la chasse.

L'histoire de ce de Valnac était celle d'un bon nombre de gentilshommes de l'époque. Parti pour l'émigration en 1789, il avait obtenu de rentrer en France à l'époque du Consulat. De toute son ancienne fortune, confisquée et vendue par la République, il n'avait plus retrouvé que son château, qu'il s'était fait rendre sans nuls efforts.

C'était encore une belle bague au doigt, mais à la condition de réaliser ce bien dont le coûteux entretien n'était plus à portée de sa bourse plate. Le comte recula devant cette idée de vendre le château de ses pères et voulut demander à un mariage les moyens de le conserver.

Malheureusement le comte avait le cœur chaud, ce qui lui fit commettre une bêtise. Après s'être mis en quête d'une grosse dot, il s'éprit follement d'un gracieux minois sans aucune fortune. Ce mariage ne changea donc rien à sa position et, le produit du domaine continuant à ne pas couvrir les frais de son entretien, M. de Valnac fit entrer dans son existence ce ver rougeur qu'on appelle l'hypothèque.

Au bout d'un an, la comtesse accoucha d'une fille, au grand désespoir de son époux qui aurait voulu qu'un garçon continuât son nom. Cet ardent désir fut bien longtemps à être exaucé, car ce ne fut que quatorze années plus tard que madame de Valnac donna le jour à un fils dont la naissance coûta la vie à la mère qui mourut, trois jours après, d'une péritonite.

Le comte, dont la situation financière n'avait fait que tous les jours empirer, se trouva donc veuf avec deux enfants, entre lesquels existait une notable différence d'âge, car le fils n'était qu'un bambin quand sa sœur allait être bientôt bonne à marier.

Deux ans plus tard, comme nous l'avons dit, un refroidissement emporta M. de Valnac, qui, pourtant avant de mourir, eut le temps de prendre quelques dispositions dernières. Il laissa la tutelle de ses enfants à un de ses amis, plus jeune que lui d'une dizaine d'années, exerçant la charge de procureur du roi, et nommé M. de Jozères.

Outre le devoir de veiller sur les deux orphelins, M. de Jozères avait à liquider la succession obérée. Il mit donc le domaine en vente au nom des enfants mineurs.

Sur cette propriété se trouvait un garde-chasse du nom de Jacques Cardoze, dernier survivant d'une race de serviteurs qui, depuis plus d'un siècle, et de père en fils, avaient vécu dans la maison de Valnac.

Disons quelques mots du passé de ce serviteur.

En 1789, quand le comte avait émigré, Jacques Cardoze était un garçon de vingt-deux ans. Avec son père, qui vivait encore, il était resté sur le domaine. Ces deux hommes avaient donné à si plein collier dans le mouvement révolutionnaire qu'ils avaient inspiré une profonde terreur à tous les habitants du pays.

Aussi, quand les compagnards, mordant peu à peu du soc de leur charrue sur les terres de la noblesse en fuite, s'étaient tout doucement partagé les biens restés sans maîtres, pas un d'eux n'avait osé toucher à la plus petite parcelle du domaine des Valnac, tant ils étaient persuadés que les terribles Cardoze, père et fils, s'étaient adjugé sans façon la terre de leurs anciens maîtres. On leur trouvait l'appétit robuste, mais on se gardait bien de le dire tout haut. Seulement la haine qu'ils s'étaient attirée se doubla encore de l'envie qu'ils inspirèrent.

La surprise fut énorme quand, après les mauvais jours passés, on vit M. de Valnac rentrer au château de ses ancêtres, sans que Jacques Cardoze, qui avait perdu son père, témoignât autre chose que sa sincère joie du retour de son seigneur. On comprit alors que le père et le fils n'avaient joué qu'une comédie pour préserver le patrimoine des Valnac.

En cherchant bien dans le passé révolutionnaire de Jacques Cardoze, on aurait trouvé que tout son rôle de oroque-mitaine républicain s'était réduit à des menaces terribles, à des discours furibonds et à des bouquets rouges, mais, en réalité, qu'il n'avait pas même écrasé une mouche. On aurait pu se dire cela, mais on ne s'en donna pas la peine. Il avait fait pour... c'était son grand crime, et il suffit à ceux qu'il avait mystifiés pour vouloir se venger d'avoir tremblé devant lui.

Pour justifier leur ancien effroi, ils inventèrent d'absurdes et mensongères atrocités commises jadis par Cardoze, qui, peu à peu, passa dans le pays pour avoir, au temps de la Terreur, bu le sang à plein verre et récolté des boisseaux de têtes coupées.

Le temps aurait sans doute fait justice de toutes ces idioties calomnieuses si Jacques, au lieu de laisser s'assoupir les rancunes, n'avait involontairement pris à tâche de les entretenir vivaces.

Après le retour de M. de Valnac, alors que le garde-chasse avait vu le domaine s'amoinrir par l'indifférence du maître, il s'était dit que la ruine viendrait assez vite, sans qu'il fût besoin que d'autres y contribuassent. Aussi, braconniers et voleurs de bois vert n'eurent-ils pas de plus alerte et de moins indulgent pourchasseur que lui. Bien des menaces de mort lui

furent adressées, dont il se moqua, car pas un n'eût osé les exécuter, tant l'homme était énergique, brave et robuste.

Malgré la conscience d'avoir loyalement fait son devoir qui aurait dû le soutenir, Cardoze finit par se laisser de cette haine persistante qui grinçait autour de lui, il devint sombre et son caractère s'aigrit, surtout quand, après la mort de sa femme, il vit les enfants du pays, excités par les parents, rendre victime de leurs persécutions la petite fille qui le consolait de son voyage.

Il vécut donc seul, tout entier à sa fille qui grandit dans l'isolement, en vrai sauvage... mais aussi en bien jolie sauvage, car il était difficile de trouver plus magnifique créature que cette fille de seize ans, âge qu'elle avait atteint quand M. de Valnac mourut.

Grande, vigoureuse, d'une richesse de formes à faire damner les vieillards, elle tenait de son père l'audace et l'énergie. Sous ce beau visage calme, sous cette allure tranquille que lui avait donné la solitude de sa jeunesse, dormait une lave qui se soulèverait à la première secousse. En regardant ses grands yeux noirs et profonds, on devinait qu'à l'heure voulue ils s'allumeraient tout ardents de passion ou de fureur.

Du même âge que Mlle Berthe de Valnac, la Cardoze, comme on l'appelait dans le pays, offrait avec sa jeune maîtresse le plus complet contraste. L'une était la force et la forme dans tout ce que la plastique peut exiger de plus parfait. L'autre était la beauté et la grâce rêvées du poète. Celle-ci faisait battre le cœur ; celle-là incendiait les sens.

Si triste que fût sa vie, Jacques Cardoze se trouvait encore heureux. L'amour de sa fille et le dévouement qu'il portait à son maître suffisaient à remplir son existence.

La mort de M. de Valnac vint tout changer.

Quand Jacques vit le domaine mis en vente, le coup lui fut rude. Il avait espéré que M. de Jozères, le tuteur, parviendrait, avec quelques sacrifices, à conserver la terre aux derniers des Valnac. De Jozères lui avait bien promis de l'imposer comme garde-chasse au futur acheteur, mais qu'importait à Cardoze la place sous un autre maître.

Enfin la nouvelle lui arriva que le domaine était vendu et que, pendant les pourparlers de cette vente, l'acquéreur, ayant vu Mlle Berthe de Valnac, en était tombé amoureux et qu'il allait l'épouser.

Pour bien comprendre l'effet produit sur Jacques Cardoze par cette nouvelle, il faut se reporter à l'époque de notre histoire, c'est-à-dire en 1818, alors que la haine patriotique était restée vibrante dans certaines provinces contre l'invasion étrangère qui venait à peine d'évacuer la France.

Quand on apprit au garde-chasse que son futur maître s'appelait le comte de Gabrinoff :

— Un Russe ! dit-il en blémissant.

Cette exclamation s'adressait à la nationalité et nullement à la personne même de M. de Gabrinoff, mais elle eut le malheur d'avoir été prononcée devant témoins. La haine générale qui entourait Jacques s'empara donc bien vite du propos pour le dénaturer et l'amplifier méchamment. De bouche en bouche, les deux mots dits par le garde-chasse devinrent bientôt toute une série de menaçantes invectives qui lui furent attribuées.

Ces malveillantes rumeurs parvinrent à l'oreille du procureur du roi, M. de Jozères. Comme magistrat et comme tuteur des enfants de Valnac, il s'émut doublement de ces propos et fit appeler le garde-chasse.

Nouvellement nommé par la Restauration, qui l'avait envoyé au fond de la province, M. de Jozères était, à cette époque, à peine quadragénaire. D'une famille ruinée par la Révolution, le magistrat était un homme bien élevé, aux belles et hautes manières, d'une irréprochable politesse, mais froid, raide et sévère. Nul ne se serait douté que sous cette couche de glace couvait un double et ardent désir : celui de refaire sa fortune disparue et d'être appelé enfin à venir prendre place dans la magistrature de Paris.

Pour atteindre ce dernier but, M. de Jozères espérait en une action d'éclat, en un service rendu à la dynastie établie, ou bien en quelque retentissant procès qui, le signalant à une haute sollicitude, l'arracherait à cette province où il végétait. Quant à la fortune qu'il voulait refaire, trop habile pour agir à l'aventure, il guettait une de ces mystérieuses et, disons le mot, véreuses occasions qui enrichissent les hommes d'un seul coup. Car sous ses allures d'intègre prohibé se cachait un être avide et corrompu qui, à l'audace de profiter du cas attendu, joignait toute la prudence voulue pour s'être d'abord assuré la plus complète impunité.

Quand M. de Valnac l'avait nommé son exécuteur-testamentaire et le protecteur de ses enfants, de Jozères avait tout de suite étudié bien à fond l'héritage pour voir s'il valait la peine de l'accaparer en épousant la fille.

— Rien à faire ! avait-il pensé en constatant les nombreuses dettes qui absorbaient la presque totalité de la succession.

Lors des pourparlers, en sa qualité de tuteur, avec le comte de Gabrinoff pour l'acquisition de la terre de Valnac, le magistrat avait eu bien vite jugé le caractère du richissime Russe. Toujours en quête de l'occasion de faire fortune, il s'était dit :

— Qui sait ? peut-être y a-t-il quelque chose à tirer de cet homme. Il est fait, vaniteux, débauché... autant d'atouts dans mon jeu, si je sais m'en servir. Il ne faut lui attacher au pied un boulet qui l'empêche de s'envoler loin de moi.

Et, dans la pensée de M. de Jozères, Mlle de Valnac, avec sa splendide beauté, fut le boulet qui devait fixer sur place M. de Gabrinoff.

Du côté du millionnaire russe, qu'il avait jugé brutalement passionné, de Jozères n'eut aucune crainte d'insuccès. Les irrésistibles charmes de Berthe devaient, à première vue, éveiller cette ardente nature.

Quand à Mlle de Valnac, le procureur du roi se sentait moins certain de triompher. Dans cette magnifique et gracieuse créature, le ciel avait placé une âme sèche et froide. A seize ans qu'elle avait, elle ignorait les confiants et naïfs épanouissements de son âge. Sous ce front si blanc et si jeune s'abritait, précocement mûrie, la raison d'une femme de quarante ans... et surtout d'une femme hardie, tenace et féroce, orgueilleuse de sa race et de son nom.

Et, pourtant, cette nature de marbre s'amollissait jusqu'à la plus délicate tendresse en faveur de son jeune frère, bambin de cinq ans. La mère la plus aimante n'aurait pu inventer toutes les perpétuelles attentions dont Berthe entourait cet enfant.

A toute heure elle était soumise à ses caprices et, sans cesse bonne et souriante, elle souscrivait à chacun de ses désirs à peine formulés. Bien souvent, alors qu'elle surveillait les jeux du petit Francis qui se roulait insouciant devant elle, les yeux de la jeune fille se mouillaient d'une larme brûlante, en même temps qu'elle murmurait à mi-voix :

— Le dernier des Valnac !



Et dans son accent vibrant la rage sourde de son indicible fierté, qui se révoltait contre l'avenir de pauvreté réservé au dernier porteur du nom de ses ancêtres.

Partout et dans tout, la pensée de Francis dominait en l'esprit de Berthe. Quand, après l'inventaire et l'examen le plus approfondi de la situation, M. de Jozères avait rendu compte à sa pupille de l'état de la succession, la jeune fille avait attentivement écouté même les plus minimes détails.

— Tout liquidé, avait dit le tuteur, il vous restera une somme de cent dix mille francs à vous partager avec votre frère.

— En un mot, la misère, répondit Berthe avec un amer sourire.

— Oh ! ma chère enfant, quand on possède votre beauté, la misère n'est pas à craindre. Tous les riches du département vont accourir pour mettre leur fortune à vos pieds.

— Et mon frère ? dit-elle d'une voix brève.

— Dame ! avec ses pauvres deux mille cinq cents livres de rente, votre frère est appelé à faire piètre figure dans un pays où ses pères ont tenu le haut bout du pavé.

En voyant Mlle de Valnac pâlir à cette réponse, le tuteur se hâta d'ajouter :

— Bast ! quand le moment sera venu, nous verrons à trouver pour Francis la fille de quelque gros commerçant dont la dot redorera son blason.

— Une mésalliance ! ! ! s'écria Berthe qui se redressa indignée.

À cet écolat de fierté, M. de Jozères se contenta de répondre en souriant :

— Mais, ma chère demoiselle, à moins que vous ne lui donniez vous-même cette fortune, je n'ai pas de meilleur moyen que la mésalliance pour tirer votre frère de la pauvreté qui l'attend.

À quelques jours de cette conversation, le procureur du roi avait reçu cette visite du comte de Gabrinoff qui, envoyé par le notaire de Paris, venait traiter des derniers détails au sujet de son achat de la terre de Valnac. C'était dans cette visite où, nous l'avons dit, il avait pesé ce que valait le Russe, que la pensée était venue à l'esprit de M. de Jozères de lui attacher au pied ce boulet qu'il appelait Berthe de Valnac.

Aussi, comme le comte était tout naturellement arrivé à parler des derniers possesseurs de la propriété qu'il acquérait, le procureur du roi s'était hâté de dire :

— Bien que la présence de mes pupilles ne soit nullement utile à la validité de notre contrat, j' solliciterai de vous la permission de les faire assister à la conclusion définitive de l'affaire.

Le Russe s'était empressé d'acquiescer à cette demande, s'attendant à se trouver en présence de deux enfants. Mais, le lendemain, la vue de Mlle de Valnac opéra l'effet sur lequel avait compté M. de Jozères. Fasciné par cette merveilleuse beauté, M. de Gabrinoff resta, pour ainsi dire, en extase durant cette entrevue que le procureur du roi eut l'habileté d'abrégée.

De son côté Berthe, fière et muette, s'était contentée de jeter un regard sur celui qui allait posséder le bien des Valnac, mais rien dans son impassible visage n'avait pu trahir l'impression qu'avait fait naître en elle l'aspect du comte. Son tuteur, qui l'examinait attentivement, crut pourtant remarquer que Mlle de Valnac, à un moment, avait plus nerveusement serré dans ses bras son jeune frère qui se tenait près d'elle.

Deux jours après, M. de Jozères venait trouver la jeune fille :

— Vous souvient-il, mon enfant, que je vous ai dit que la misère n'était pas à craindre quand on était belle comme vous ? demanda-t-il.

— Parfaitement, mon cher tuteur, répondit Berthe, qui, du premier coup, devina vers quel but tendait le procureur du roi.

— Eh bien, ma prédiction n'a pas été longue à se réaliser, car je suis déjà chargé de vous offrir des millions à remuer à la pelle.

— Et de qui êtes-vous ainsi l'ambassadeur ?

— De M. de Gabrinoff, que vous avez vu hier chez moi.

— Ah ! fit froidement la jeune fille.

— De cette manière vous régnerez toujours en maîtresse dans ce château qu'il vous fallait bientôt quitter.

Berthe le regarda sans répondre.

— De plus, insista le procureur, l'avenir de votre frère est assuré, car nul doute que le comte, avec ses millions, ne pense à lui faire la vie large.

— Oui, une aumône, prononça Mlle de Valnac avec un sombre sourire.

— Une aumône ! y pensez-vous ? Un frère reçoit-il une aumône de sa sœur ? car n'est ce pas vous qui donnerez, puisque l'immense fortune du comte devient la vôtre, si vous l'acceptez pour époux.

Berthe secoua ironiquement la tête.

— Ne croyez-vous pas à la parole du comte ? demanda le magistrat.

— Je ne doute nullement des bonnes intentions de M. de Gabrinoff, mais, vous le savez, entre promettre et tenir, il existe un abîme.

— Mais cette promesse vous sera confirmée par un bon contrat en due forme bien inattaquable.

— Ah ! répéta encore Mlle de Valnac qui se mit à réfléchir.

M. de Jozères examinait tout surpris cette jeune fille de seize ans, âge où les questions d'intérêt sont choses inconnues, qui discutait froidement sous quelles garanties elle vendrait sa main.

— À quel chiffre évaluez-vous la fortune de celui qui vous envoie ? reprit-elle en relevant la tête.

— Dix millions à peu près.

— Et à combien estimez-vous le bien que, jadis, les de Valnac ont possédé dans ce pays ?

— Pierre-Rémy de Valnac, votre grand-père, avait, dit-on, ses trois millions, répliqua le procureur, se demandant à quoi visaient toutes ces questions.

— Eh bien, mon cher tuteur, à M. de Gabrinoff comme à tous ceux qui se présenteront pour vous demander ma main, je vous prie de répondre qu'il me répugne, étant sans fortune, de me marier sans garder mon indépendance. Je ne veux pas être soumise à la cassette d'un mari.

— Alors cette indépendance que vous souhaitez, il faut qu'un mari vous la crée en vous reconnaissant une dot ?

— Vous avez deviné.

— Et à quel taux chiffrez-vous cette dot ?

La jeune fille répondit lentement :

— Aux trois millions que possédait jadis Pierre Remy de Valnac, mon grand-père.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).